

LE QUOTIDIEN DE L'ART

PRIX

DOMINIQUE PERRAULT
DISTINGUÉ
PAR LE PRAEMIUM
IMPERIALE
P.5

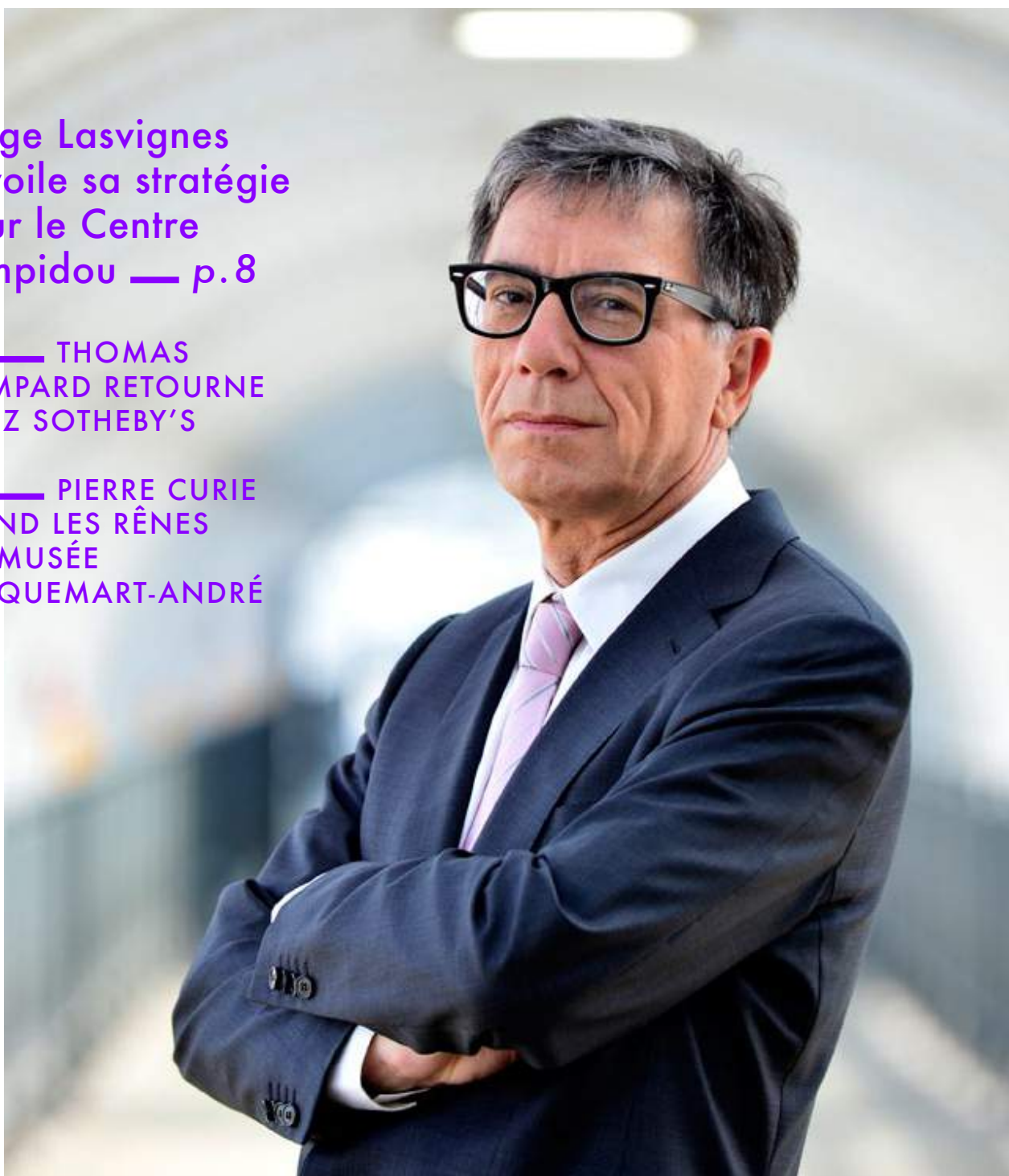
WEEK-END

VENDREDI 11 SEPT. 2015 NUMÉRO 897

Serge Lasvignes
dévoile sa stratégie
pour le Centre
Pompidou — p. 8

P.3 — THOMAS
BOMPARD RETOURNE
CHEZ SOTHEBY'S

P.5 — PIERRE CURIE
PREND LES RÊNES
DU MUSÉE
JACQUEMART-ANDRÉ



Guerre et paix

PAR PHILIPPE RÉGNIER

— *Dirty Corner*, l'œuvre d'Anish Kapoor installée dans le jardin du château de Versailles, déjà vandalisée au mois de juin, a fait l'objet d'une atteinte intolérable dans la nuit de samedi à dimanche. Des individus ont recouvert la sculpture de la phrase « *La reine sacrifiée, deux fois outragée* » ou de propos antisémites qui font penser, selon la police chargée de l'enquête, à un acte de royalistes. Très atteint, l'artiste a immédiatement déclaré : « *C'est un moment de grande tristesse pour nous tous* », avant qu'il n'estime, sous le choc, vouloir garder l'œuvre en l'état, pour témoigner de la violence dont elle a fait l'objet. Cette décision, respectée par certains, a cependant rapidement fait débat. Mercredi soir, l'artiste nous a confié que sa réflexion avait évolué et qu'une remise en état de son œuvre n'était pas totalement exclue. « *Ce message de haine ne correspond pas à celui que je veux transmettre aux gens* », nous a déclaré Anish Kapoor, qui avait été reçu par le président de la République, François Hollande, la veille. Dans la nuit de mercredi à jeudi, un nouveau graffiti a recouvert l'œuvre, semblant prendre sa défense : « *Respect a(r)t as u trust god* » (respectez l'art comme vous avez confiance en Dieu).



**L'ARTISTE
NOUS A
CONFIÉ QUE
SA RÉFLEXION
AVAIT ÉVOLUÉ
ET QU'UNE
REMISE
EN ÉTAT DE
SON ŒUVRE
N'ÉTAIT PAS
TOTALEMENT
EXCLUE.**

Le hasard a voulu que la même semaine, des œuvres de l'artiste soient accueillies au couvent Sainte-Marie de La Tourette, communauté d'une dizaine de frères dominicains de la région lyonnaise. Dans le bâtiment signé Le Corbusier, Anish Kapoor a conçu un dialogue avec cette extraordinaire architecture, notamment dans l'église conventuelle avec une pièce toute en reflets. Mercredi soir, Frère Marc a rappelé que Le Corbusier avait voulu avec ce bâtiment procurer aux hommes ce dont ils ont le plus besoin : le silence et la paix. S'adressant à Anish Kapoor, le religieux a ensuite déclaré : « *Dans le contexte actuel où beaucoup de violence s'est déchaînée, que vous soyez ce soir dans ce lieu de paix avec vos œuvres, vous êtes le bienvenu. Les frères qui sont là aiment vos œuvres, et je vous remercie parce que pendant 4 mois nous allons vivre avec* ».



Dirty Corner, d'Anish Kapoor, vandalisée dans les jardins du château de Versailles. Photo : Le Quotidien de l'Art.

THOMAS BOMPARD RETOURNE CHEZ SOTHEBY'S

> Après avoir lancé et dirigé pendant un peu plus d'un an la galerie Gradiva à Paris, Thomas Bompard vient de la quitter. Ce serait l'une des conséquences de l'affaire Bouvier. Le roi des ports francs, actuellement mis en examen par la justice monégasque pour « *escroqueries* » et « *complicité de blanchiment* » dans l'affaire de transactions d'œuvres d'art qui l'oppose au Russe Dmitri Rybolovlev, est cité par de nombreux acteurs du marché comme l'un des financiers de la galerie Gradiva. Thomas Bompard revient à la source : à compter de ce mois de septembre, il devient Senior international specialist au département d'art impressionniste et moderne de Sotheby's Londres. Avant de prendre la tête de la galerie Gradiva, il avait occupé la fonction de directeur de ce département à Paris.



PETER FISCHER QUITTE LE ZENTRUM PAUL KLEE

> Le Zentrum Paul Klee à Berne, en Suisse, a annoncé le 8 septembre le départ de son directeur, Peter Fischer, à compter de février 2016. Âgé de 59 ans, et après quatre années à ce poste, il a justifié son départ en expliquant avoir accompli ses objectifs personnels pour la période 2012-2015. Il a ajouté vouloir laisser la place à « *de nouvelles forces* » pour la mise en place de la stratégie de rapprochement avec l'Umbrella Foundation-Kunstmuseum Bern, qui doit débuter en 2016. Une fois à la retraite, le conservateur précise qu'il souhaite employer son temps et son expérience au profit de nouveaux projets culturels et artistiques.

www.zpk.org



Peter Fischer,
directeur du
Zentrum Paul Klee
de Berne. © ZPK.

LES PARISIENS SONT APPELÉS À VOTER POUR LE BUDGET PARTICIPATIF DANS LE DOMAINE CULTUREL

> Les Parisiens sont invités à voter jusqu'au 20 septembre pour leurs projets préférés parmi ceux proposés par la mairie de Paris dans le cadre du budget participatif. Après une première édition en 2014, la Ville réitère l'opération et soumet au vote 77 projets, dont 10 dans le domaine culturel. Parmi les projets figure la création (pour 4,2 millions d'euros) d'une artothèque permettant aux parisiens de louer une œuvre d'art contemporain, dont l'acquisition préalable par la Ville est présentée comme un soutien à la scène contemporaine. Il est aussi possible de donner sa voix pour la création de lieux de pratiques artistiques collectives (2,5 millions d'euros), pour la rénovation de la cinémathèque Robert-Lynen dans le 17^e arrondissement (4 millions d'euros), pour le développement d'un logiciel de numérisation en trois dimensions autour du musée Carnavalet (2,6 millions d'euros) ou plus largement pour le financement d'outils numériques au service du patrimoine parisien (800 000 euros), ou encore pour la création d'un parc d'instruments de musique à destination des écoles primaires et de leurs élèves (700 000 euros), ou pour le développement de bibliothèques numériques et hors les murs (1,3 million d'euros). Il est aussi possible de voter pour la généralisation des places dématérialisées d'événements culturels parisiens et de leur réservation en ligne (1,6 million d'euros), pour la mise en place d'une quarantaine de fontaines, de statues et d'éclairages afin de valoriser le patrimoine des jardins et des cimetières (5 millions d'euros), ou pour l'installation d'un réseau de panneaux et plaques culturelles dans toute la capitale signalant des circuits historiques et patrimoniaux, ou une histoire liée à une personnalité artistique (500 000 euros).

<https://budgetparticipatif.paris.fr>



PARIS INTERNATIONALE : UNE NOUVELLE FOIRE OFF SE LANCE PENDANT LA FIAC

> Un nouveau salon, baptisé Paris Internationale, va enrichir le paysage des foires off au moment de la FIAC. Fondé par les galeries Crèvecœur, Samy Abraham, High Art, Antoine Levi, Sultana et Gregor Staiger, cet événement organisé du 21 au 24 octobre comptera une trentaine d'exposants choisis par cooptation, dont les galeries Praz-Delavallade, Emmanuel Hervé et Joseph Tang.

<http://parisinternationale.com>





SALON INTERNATIONAL DES ARTS PREMIERS

PARCOURS DES MONDES 2015 PARIS, SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

SALON INTERNATIONAL DES ARTS ASIATIQUES



Save the date

DU 8 au 13 SEPTEMBRE

Plus de 80 marchands de renommée internationale spécialisés dans les arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, des Amériques et d'archéologie se réunissent à Paris pour la 14^e édition de l'événement phare consacré aux arts premiers et asiatiques.



WWW.PARCOURS-DES-MONDES.COM



ALCAZAR

CONNAISSANCE DES arts

LE QUOTIDIEN DE L'ART

LA GAZETTE DROUOT

LE FIGARO magazine



Dominique Perrault, architecte.
© Patrick Swirc.

DOMINIQUE PERRAULT DISTINGUÉ PAR LE PRAEMIUM IMPERIALE

> Le palmarès de la 27^e édition du Praemium Imperiale a été révélé hier. Le Japonais Tadanori Yokoo a été distingué dans la section peinture, l'Allemand Wolfgang Laib dans la section sculpture, le Français Dominique Perrault en architecture, l'Anglo-japonaise Mitsuko Uchida dans la section musique, et la Française Sylvie Guillem pour les disciplines théâtre et cinéma. Par ailleurs, le prix d'encouragement pour les jeunes artistes 2015 a été attribué à la Yangon Film School de Birmanie, dont le siège est à Berlin. Chaque lauréat recevra la somme de 15 millions de yens (soit environ 111 000 euros), ainsi qu'un diplôme et une médaille remis par le prince Hitachi, frère cadet de l'Empereur du Japon, président d'honneur de la Japan Art Association, lors de la cérémonie officielle qui se tiendra le 21 octobre à Tokyo. Une des plus hautes distinctions internationales dans le domaine des arts, le Praemium Imperiale a précédemment distingué de nombreux artistes français comme Martial Raysse en 2014, Daniel Buren en 2007, Christian Boltanski en 2006, Niki de Saint Phalle en 2000, César en 1996, Pierre Soulages en 1992 ou encore Balthus en 1991. Parmi les conseillers internationaux du prix, figurent Klaus-Dieter Lehmann, président du Goethe Institut, Jean-Pierre Raffarin, ancien Premier ministre français, William H. Luers, président de l'association des Nations Unies aux États-Unis, Christopher Patten, homme politique britannique, ainsi que Lamberto Dini, président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat italien.

<http://www.praemiumimperiale.org>



PIERRE CURIE PREND LES RÊNES DU MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ

> Directeur de *La Revue de l'Art*, revue scientifique d'histoire de l'art, Pierre Curie a été nommé conservateur du musée Jacquemart-André de Paris, à compter du 1^{er} janvier 2016, a annoncé hier l'Institut de France, propriétaire de l'établissement. Il succède à Nicolas Sainte Fare Garnot qui prend sa retraite après 23 ans de service en tant que conservateur de l'institution. Diplômé de l'École nationale des beaux-arts de Dijon et de l'École du Louvre, le nouveau conservateur est également titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'art de la Sorbonne, portant sur « *La peinture lombarde dans la conjoncture espagnole, 1600-1630* ». Il a auparavant été conservateur au musée du Petit Palais, à Paris, ainsi que responsable de la filière peinture du département restauration du Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF).



Pierre Curie, nouveau conservateur du musée Jacquemart-André, à Paris.
© Institut de France.

Angelo Plessas,
*Eternal Internet
Brother/Sisterhood*
(1-3), 2015, Mixed
media installation,
dimensions variable.
Courtesy the artist
and The Breeder,
Athens. Photo :
George Sfakianakis.



ANGELO PLESSAS REMPORTE LE DESTÉ PRIZE 2015

> La Deste Foundation for Contemporary Art, dédiée à la promotion de l'art contemporain grec, a remis son prix à Angelo Plessas, a-t-elle annoncé le 8 septembre. « *Le vainqueur nous a émus par son œuvre qui concerne tant les nouvelles technologies que les problématiques humaines anciennes, dont les questions de la communauté, et de l'intrusion de l'art dans la vie. Sa pratique artistique est ouverte, expérimentale, esthétiquement aventureuse, et combine humour, chaleur émotionnelle et désir spirituel* », a déclaré Bernard Blistène au nom du jury. En plus d'une enveloppe de 10 000 euros, le lauréat bénéficie depuis le 28 mai (et jusqu'au 30 septembre) d'une exposition de ses œuvres au musée d'art cycladique d'Athènes, aux côtés des cinq autres finalistes. Ces derniers sont Natalie Yiayi, Petros Moris, Yiannis Papadopoulos, Socratis Socratous et Maria Hassabi. Le jury était composé de Bernard Blistène, directeur du musée national d'art moderne à Paris, Thelma Golden, directrice du Studio Museum d'Harlem à New York, Dakis Joannou, président de la Deste Foundation à Athènes, Max Hollein, directeur de la Schirn Kunsthalle de Francfort, Tom Morton, écrivain et critique, ainsi que l'artiste Jakub Julian Ziolkowski.

<http://deste.gr/>



Château de Plainval,
Oise. © D. R.

MOBILISATION POUR LES CHRÉTIENS D'ORIENT

> Boris Gogny-Goubert, adhérent de La Demeure historique, a décidé de mettre le château de Plainval, dans l'Oise, à disposition des chrétiens d'Orient réfugiés en France, face au drame qui se déroule au Moyen-Orient. « *Les amoureux du Patrimoine que nous sommes battent à l'unisson du cœur des hommes. Nos maisons, manoirs et châteaux ne sont pas que des monuments historiques et des fleurons d'esthétisme, ils ont toujours été des lieux d'accueil pour les persécutés et les malheureux durant tous les épisodes difficiles de notre histoire* », explique Diane d'Harcourt qui organise une vente aux enchères caritative en faveur des chrétiens d'Orient dans le monument le 27 septembre à 11 heures. Les produits de la vente effectuée sous le marteau de Pierre Cornette de Saint Cyr transiteront par L'Ordre de Malte et ses représentants au Liban et en Syrie, qui les adressera à la banque Audi. Par la suite, une messe sera donnée en l'honneur des réfugiés. Renseignement et précisions auprès de dianedharcourt@orange.fr.



ART TAIPEI SE RENFORCE À TAIÏWAN

> La 22^e édition d'Art Taipei se tiendra du 30 octobre au 2 novembre au Taipei World Trade Center. La foire se renforce avec l'arrivée de 38 nouvelles galeries internationales, venues de Hongkong, d'Indonésie, d'Italie, de Chine continentale, de Russie, de Singapour, de Corée du Sud, de Thaïlande, des États-Unis, ou encore du Vietnam. Les artistes présentés iront de Salvador Dalí à Zao Wou-ki. La foire comportera quatre grandes sections. Galleries accueille des enseignes établies depuis au moins trois ans et comptera 133 enseignes, avec un fort accent sur l'art contemporain asiatique. La section Frontier s'intéressera aux nouveaux médias et présentera sept galeries de Taïwan et d'ailleurs proposant des installations visuelles, sonores, interactives ou numériques. La partie Future se veut une plateforme pour promouvoir des galeries exposant des artistes de moins de 35 ans à travers des solo shows. Dans cette même section, l'espace Made in Taïwan présentera des jeunes artistes locaux avec le soutien du ministère de la Culture local. Enfin, la section Première sera la nouveauté de cette édition : toutes les œuvres qui y seront dévoilées ont été réalisées depuis trois ans ou bien n'ont jamais été montrées.

<http://art-taipei.com>



UNE NOUVELLE FOIRE D'ART URBAIN À PARIS PENDANT LA FIAC

> Les organisateurs du salon Art Élysée lancent une nouvelle manifestation dédiée à l'art contemporain émergent, et notamment à l'art urbain. Ce salon, baptisé 8^e Avenue, se déroulera du 22 au 26 octobre dans un pavillon installé en face d'Art Élysée, de l'autre côté des Champs-Élysées. Près de 22 galeries seront présentes.

« C'est à ma connaissance la première fois qu'un salon qualitatif met en avant de la sorte l'art urbain. Nous nous adressons aux collectionneurs, en oubliant le côté bad boys du graffiti. Aujourd'hui, l'art urbain est devenu un travail d'atelier », explique le galeriste Franck Le Feuvre, directeur artistique pour l'art urbain de 8^e Avenue. L'exposition d'une collection privée d'art urbain sera l'un des temps forts de la manifestation, qui a reçu le soutien de la Ville de Paris, précise Adeline Keit, la coordinatrice du salon.

www.8e-avenue.com



De gauche à droite, Franck Le Feuvre (directeur artistique pour l'art urbain de 8^e Avenue), Isabelle Keit-Parinaud (directrice Art Élysées), Baudoin Lebon (directeur artistique d'Art Élysées) et Adeline Keit, coordinatrice du salon.

PIASA

**WILLIAM WEGMAN,
DOGS ON FURNITURE**
UNE SÉRIE DE PHOTOGRAPHIES EXCLUSIVES

MERCREDI 16 SEPTEMBRE 2015 À 18 H 30

EXPOSITION

Vendredi 11 septembre 2015 de 10 à 19 heures
Lundi 14 septembre 2015 de 10 à 19 heures
Mardi 15 septembre 2015 de 10 à 19 heures
Mercredi 16 septembre 2015 de 10 à 12 heures

CATALOGUE

EN LIGNE
sur www.piasa.fr

EXPOSITION ET VENTE

PIASA
118 rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris
+33 1 53 34 10 10

CONTACT

Cindy Chanthavong
c.chanthavong@piasa.fr
+33 (0)1 53 34 10 10

William Wegman (né en 1943)
Addressed, 2015
5500 / 7 500 €



Propos recueillis
par Roxana Azimi
et Philippe Régnier

« Il faut un Centre Pompidou qui s'engage dans les grands débats de société »

Serge Lasvignes, président du Centre Pompidou depuis le mois d'avril, a dévoilé hier sa stratégie pour l'établissement. Dans cet entretien accordé au *Quotidien de l'Art*, il détaille les grands axes de sa politique et la place centrale qu'il entend donner à l'institution dans les débats de société.



Serges Lasvignes.
Photo : Hervé
Véronèse. Courtesy
Centre Pompidou.

Roxana Azimi Avant votre arrivée, le climat au Centre Pompidou n'était pas serein, les équipes étaient fatiguées pour rester dans la litote. Comment comptez-vous redynamiser le moral des troupes qui était au plus bas ?

Serge Lasvignes Il m'est difficile de répondre à cette question, non pas que je ne le veuille pas, mais cela fait cinq mois que je suis là. Je ne suis pas dans la situation de la personne qui arrive et qui essaye de sentir le climat, j'ai déjà commencé en réalité à travailler avec les équipes, à ma façon, c'est-à-dire avec beaucoup de collégialité et beaucoup de dialogue. J'ai notamment rencontré avec beaucoup de plaisir les conservateurs que je connaissais mal. J'ai eu un très bon contact avec l'ensemble des équipes et j'ai l'impression que le climat est bon. Après, il y a différentes méthodes de management, j'ai la mienne, je ne dis pas que c'est la meilleure. Ma méthode, c'est la collégialité. Je crois dans la créativité des gens. Il faut laisser les gens s'exprimer pour prendre leurs idées et avoir la garantie que, si j'en ai de mauvaises, ils vont me le dire.

Philippe Régnier Quelles étaient les idées préconçues que vous aviez avant d'arriver au Centre Pompidou ? Quelle stratégie vouliez-vous mettre en place ?

J'ai une méthode, qui a pu me nuire dans ma carrière d'ailleurs, qui est de refuser d'avoir un projet stratégique préconçu sans connaître la maison où je vais aller. Je suis spontanément attaché à l'interdisciplinarité et à l'esprit originel du Centre Pompidou. Il fallait vérifier que ces idées étaient toujours porteuses et savoir ce qu'elles pouvaient recouvrir. Tout cela, je l'ai fait au gré de mes conversations et de mes rencontres à l'extérieur du Centre Pompidou. J'ai notamment rencontré la directrice du musée de Montréal, le directeur du Reina Sofia [à Madrid], qui ont beaucoup alimenté ma réflexion. Cela m'a

MA MÉTHODE,
C'EST LA
COLLÉGIALITÉ.
JE CROIS
DANS
LA CRÉATIVITÉ
DES GENS.

/...

« IL FAUT
UN CENTRE
POMPIDOU QUI
S'ENGAGE DANS
LES GRANDS
DÉBATS DE
SOCIÉTÉ »

SUITE DE LA PAGE 08 fait plaisir, car ce qui fonctionnait chez moi sous forme d'intuition était en prise avec des tendances actuelles de la réflexion sur les arts, les institutions culturelles et les musées.

Vous dites que l'interdisciplinarité est importante pour vous, elle l'est effectivement dans la création d'aujourd'hui, mais on a le sentiment que le Centre Pompidou s'en est de plus en plus détaché en s'éloignant de sa mission de base.

J'ai relu l'histoire du Centre Pompidou et notamment un livre constitué d'une collection de témoignages. Sébastien Lhoste y explique que le Centre Pompidou est un ensemble de contradictions que l'on ne peut pas résoudre et qu'il faut assumer. On essaye toujours de faire de l'interdisciplinarité mais on a le sentiment de ne jamais y parvenir. Je me demande quand même s'il n'y a pas eu une tendance historiquement à faire de l'interdisciplinarité une sorte d'objet muséal que l'on révérait au passage, pour passer rapidement aux « choses sérieuses ». L'interdisciplinarité est totalement actuelle comme vous le dites, plus encore on assiste à des rapprochements de formes de pensées, entre l'intelligible et le sensible, entre les scientifiques et les artistes. Ce rapprochement est fructueux notamment parce qu'il permet d'échapper à la sclérose du débat intellectuel qui est anémié, peu audible ou réservé à des sortes de jeux télévisés. J'ai le sentiment que c'est mon rôle de faire revenir le Centre Pompidou dans le champ de l'interdisciplinarité.

J'AI LE
SENTIMENT
QUE C'EST
MON RÔLE DE
FAIRE REVENIR
LE CENTRE
POMPIDOU
DANS LE
CHAMP DE
L'INTERDISCI-
PLINARITÉ



Centre Pompidou, Paris.
Photo : Philippe Migeat.

Comment ?

Je fais travailler ensemble les différentes composantes de la maison, le musée et le département du développement culturel, avec l'Ircam et la BPI. Dans les comités de direction qui se réunissent chaque semaine, on trouve l'ensemble des directeurs de toutes ces composantes. Cela signifie aussi que dans les conseils de programmation, nous faisons venir systématiquement la BPI et l'Ircam. J'ai repris la programmation pour voir dans quelle mesure certains projets d'exposition se prêtaient bien au croisement de toutes les disciplines. Je n'ai pas une liberté totale sur les deux années à venir, mais il est possible de retravailler les projets pour qu'ils soient transversaux. À l'été prochain, nous proposerons une exposition sur la « Beat Generation » et elle se prête parfaitement à cela, avec la musique, la littérature, le cinéma. Nous avons un projet en 2016 sur l'« Art pauvre » qui se prêtera à une belle rencontre entre les arts plastiques et la musique par exemple. Ce que je veux,

/...

« IL FAUT
UN CENTRE
POMPIDOU QUI
S'ENGAGE DANS
LES GRANDS
DÉBATS DE
SOCIÉTÉ »

SUITE DE LA PAGE 09 c'est que les projets soient dès l'origine conçus de manière interdisciplinaire. C'est pour cela que nous sommes est en train de travailler à deux manifestations d'un type nouveau pour le Centre Pompidou, des manifestations où nous rapprocherions artistes et scientifiques sur un sujet donné. Nous avons par exemple l'idée d'une manifestation sur « le parasitage » qui intéresse à la fois les artistes et les scientifiques. Il s'agit de leur offrir de travailler ensemble sur une plateforme en ligne, un travail de séminaire qui déboucherait sur une présentation au public suivie de débats, discussions, entretiens. Toujours dans le même ordre d'idée, nous voulons monter une manifestation annuelle que l'on peut appeler « art et innovation » où convergeront scientifiques, ingénieurs, designers, artistes. Cela contribuera à élargir l'audience avec le public du design et de la technologie qui n'est pas forcément celui qui vient voir Mona Hatoum. Ma double ambition, c'est à la fois de donner du sens à ce que nous proposons, c'est-à-dire ne pas être seulement dans un système de compétition publique et privée, faire en sorte que l'exposition ne soit pas simplement un produit de consommation mais qu'elle donne à penser, qu'elle ait une dimension critique et pas réservée aux « happy few », mais que l'on puisse toucher un public différent. Lorsque l'on regarde les études de public, on voit que le nôtre est différent de celui du Musée du Louvre ou du Musée d'Orsay. Les études montrent que notre public est moins divers, avec une présence en plus grand nombre de personnes très diplômées et déjà amatrices d'art.

Toujours dans le but de donner de la profondeur de champ, il faut un Centre Pompidou qui s'engage dans les grands débats de société, présent dans son temps, qu'il sache mobiliser la capacité critique de l'art. Si on veut rompre le système des idées reçues et des langues de bois intellectuelles qui poissent dès que l'on veut ouvrir un débat de société sur quelque chose, il faut croire dans les vertus de l'approche artistique qui est transgressive.

Quelles formes prendront ces débats ?

Prenons l'exemple de notre prochaine exposition sur « l'Art pauvre », nous lui donnerons une dimension critique en faisant le lien entre le mouvement « arte povera » et ce qu'est l'art pauvre dans l'interdisciplinarité. En outre, pour faire vivre le débat, j'ai décidé de créer une « école de la pensée sensible » avec l'idée de faire se rencontrer artistes et intellectuels. Un autre projet phare : une exposition sur le travail pour laquelle nous organiserons des débats au sein du Centre Pompidou sur le travail aujourd'hui, le temps de travail, la nécessité du travail, de manière à avoir des débats de nouvelle génération. Cette manifestation sera construite en stimulant la capacité critique de l'art, et en rassemblant la diversité des formes de pensée : intelligible et sensible.

Vous vous inspirez beaucoup dans ce projet du Reina Sofia.

J'ai été très intéressé par des déclarations de son directeur avec cette idée de récit partagé. Mais, c'est en réalité revenir aux fondamentaux de la maison, c'est l'ADN du Centre Pompidou.

L'école de la pensée sensible sera-t-elle permanente et qui la dirigera ?

Je sais que le musée est passionné par ce projet. Cela fait partie des idées qui recueillent une adhésion transversale au Centre Pompidou. C'est rassurant. On me dit que l'interdisciplinarité n'a jamais marché à cause des « baronnies ». Je sais qu'elles existent à l'état latent, mais je ne les perçois pas chez les gens avec lesquels je suis en train de travailler en ce moment. L'université populaire se tiendra au Centre Pompidou mais aussi en ligne. Toutefois, l'image de l'œuvre ne remplace pas la rencontre avec l'œuvre.

Justement, le site Internet du Centre Pompidou est catastrophique, il est impossible d'y trouver quoi que ce soit. Comptez-vous y remédier ?

Pas catastrophique ! J'ai une certaine expérience en la matière.

FAIRE EN
SORTE QUE
L'EXPOSITION
NE SOIT PAS
SIMPLEMENT
UN PRODUIT DE
CONSOMMATION
MAIS QU'ELLE
DONNE À
PENSER

/...

« IL FAUT
UN CENTRE
POMPIDOU QUI
S'ENGAGE DANS
LES GRANDS
DÉBATS DE
SOCIÉTÉ »

SUITE DE LA PAGE 10 À Matignon, depuis 1997, j'ai développé les ressources en ligne, je vois comment cela marche. La numérisation est un exercice lourd et coûteux. Cela a été très bien fait et nous avons beaucoup de matière. Après, il y a une question de destination, nous allons reprendre le site de manière à ce qu'il devienne plus convivial, attractif, accessible, agréable. Je voudrais aussi que nous soyons plus présents sur les réseaux sociaux et à partir d'Internet faire en sorte que le musée ne soit pas cet endroit fermé où l'on rentre et où l'on sort. Je ne veux pas que l'on ait le sentiment que le musée est un espace clos dans lequel on se rend. Le site Internet et les réseaux sociaux offrent cette possibilité. Je suis persuadé que la visite au musée, ce n'est plus la soirée à l'opéra de Marcel Proust, cela doit être quelque chose qui en réalité se diffuse.



Serge Lasvignes hier
au Centre Pompidou.
Photo : Hervé
Véronèse.

Vos projets semblent rester à l'intérieur du Centre Pompidou. Avez-vous une volonté de collaboration internationale?

J'ai deux préoccupations : l'une est la présence internationale du Centre Pompidou et l'autre est l'ouverture à la jeune création, y compris à l'étranger. Mon objectif est de construire un dialogue avec des scènes étrangères. Ce dialogue permettra de préparer nos collections de demain, d'éviter les trous et les retards. Je vois par exemple que nous avons très peu d'œuvres d'artistes mexicains, et maintenant leurs œuvres sont beaucoup trop chères pour que l'on puisse les acquérir. J'aimerais aussi faire de la coopération, à travers notre ingénierie muséale, nos savoir-faire en termes de conservation, de restauration... Le deuxième élément, c'est l'attention à la jeune création, y compris internationale. Nous allons créer en 2016-2017 une nouvelle manifestation qui sera biennale et que nous appellerons « Cosmopolis ». Nous choisirons une scène artistique éloignée des circuits de validation traditionnels, nous ferons venir une communauté d'artistes en France que nous aiderons à réfléchir à un projet singulier. Une fois qu'elle aura commencé à réfléchir, elle rentrera chez elle, parce qu'il ne s'agit pas « d'extraterritorialiser » la réflexion artistique. Elle créera quelque chose que nous présenterons ici. Par ailleurs, nous avons nos accords de coopération

J'AI DEUX
PRÉOCCUPATIONS :
L'UNE EST LA
PRÉSENCE
INTERNATIONALE
DU CENTRE
POMPIDOU ET
L'AUTRE EST
L'OUVERTURE À LA
JEUNE CRÉATION,
Y COMPRIS À
L'ÉTRANGER.

/...

« IL FAUT
UN CENTRE
POMPIDOU QUI
S'ENGAGE DANS
LES GRANDS
DÉBATS DE
SOCIÉTÉ »

SUITE DE LA PAGE 11 avec d'autres scènes, comme Singapour où l'exposition inaugurale sera coproduite par le musée de Singapour et le Centre Pompidou. Il y a aussi la question des Centre Pompidou provisoires. Malaga marche bien, c'est un banc d'essai car le Centre Pompidou provisoire est intéressant dans la mesure où cela nous mènerait culturellement loin.

Justement commencer la mondialisation en Espagne, ce n'est pas encore ça...

L'idée rodée à Malaga permettra de bâtir, de préférence sur un autre continent, un projet nourri de cette expérience. Cela prendra la forme d'un échange avec le pays intéressé. Ce ne sera pas un modèle unique mais un projet construit en commun. Nous avons des pistes en Chine, en Corée, aux États-Unis. Nos interlocuteurs sont intéressés par notre singularité.

La logique de la France ne serait-elle pas plutôt de s'installer en Afrique, et plus précisément en Afrique du Nord, des régions qui manquent cruellement d'infrastructures de standard international ? Ou est-ce une question de redevance ?

Nous ne pouvons pas négliger ces considérations budgétaires. La démarche d'aller vers le sud n'épuise pas pour moi l'ensemble de nos préoccupations qui sont d'ordre culturel et pas de politique internationale. Ce qui m'intéresse, c'est que le Centre Pompidou soit présent sur des scènes culturellement éloignées. Cela consiste à faire deux choses dans la conjoncture actuelle : donner du sens à l'action culturelle et faire un exercice de démocratie. Il faut faire en sorte que les gens puissent venir, que ceux qui viennent en retirent quelque chose d'intéressant. La démarche de coopération internationale relève d'autre chose.

Dans la programmation, allez-vous présenter moins d'expositions « blockbusters » qui drainent des entrées et davantage de manifestations laboratoires du type de ce qui est présenté au Centre Pompidou-Metz ?

Il y aura davantage d'expositions thématiques dans une tradition qui est celle du Centre Pompidou. Nous aurons aussi des expositions qui prendront pour sujet certaines scènes artistiques, comme Beyrouth par exemple, en 2017, mais toujours des monographies et des rétrospectives. Cela dit, je souhaite dans tous les cas qu'elles soient assorties d'une dimension critique et de démarches de médiation soutenues.

Par ailleurs, je ne regrette pas la polémique sur Le Corbusier. Ce sera l'occasion d'un grand débat, que j'ai choisi d'accueillir au Centre Pompidou : il reviendra et éclairera la relation entre contexte politique et choix artistiques.

L'exposition « Jeff Koons » a connu elle aussi un énorme succès et a suscité parfois un certain désarroi parmi les visiteurs. J'aimerais l'accompagner de plus de médiation, pour mieux questionner : l'œuvre de Jeff Koons est-elle essentielle, désespérant, passionnant, amusant ? Il y a matière à débat. L'artiste le souhaite-t-il ?

Serez-vous aussi attentif à la jeune création dans notre pays ?

Oui, je voudrais aussi faire en sorte que le Centre Pompidou soit plus ouvert et sensible à la création la plus immédiate. Nous exposons le prix Marcel-Duchamp, le prix Ricard, c'est formidable et j'en remercie les organisateurs, mais ce n'est pas tout. Je voudrais un espace dans le Centre Pompidou qui puisse rendre compte de la création contemporaine dans ce qu'elle a de plus expérimentale, de plus tâtonnant, de plus aventureux. Une partie du public est parfois allé le chercher ailleurs... Nous allons ouvrir un espace de 400 m² environ pour rendre compte de cette émergence. Il se situera à la sortie des collections permanentes, au 4^e étage, pour inviter un public plus large que celui des expositions les plus aiguisées. Ce nouvel espace ne sera pas qu'un espace d'exposition, mais accueillera aussi la danse, la

JE VOUDRAIS
AUSSI FAIRE
EN SORTE QUE
LE CENTRE
POMPIDOU SOIT
PLUS OUVERT ET
SENSIBLE À LA
CRÉATION LA
PLUS IMMÉDIATE

/...

« IL FAUT
UN CENTRE
POMPIDOU QUI
S'ENGAGE DANS
LES GRANDS
DÉBATS DE
SOCIÉTÉ »

SUITE DE LA PAGE 12 performance... Dans le musée aussi, nous offrirons plus d'interdisciplinarité dans la présentation des collections.

Sur le plan budgétaire, comptez-vous lancer un vrai département mécénat ?

Il faut organiser la recherche de mécénat en adéquation avec le modèle d'aujourd'hui. Nous allons renforcer le mécénat durable, celui qui associe les mécènes à la vie du Centre Pompidou. C'est un peu compliqué en France. L'une des forces du modèle anglo-saxon, c'est que les mécènes sont associés à la gouvernance sous la forme d'un conseil d'orientation. En France, il est difficile de faire entrer un mécène dans la gouvernance d'un établissement public. Il faut qu'il se sente en relation suffisamment étroite avec l'établissement, se sente reconnu comme partenaire d'une institution et pas seulement le mécène d'une exposition.

Quels sont vos objectifs en termes de mécénat ?

Nous sommes à deux tiers de ressources publiques et un tiers de fonds privés, ce qui est atypique. Notre proportion de financements publics est encore plus forte que dans beaucoup d'institutions. Nous avons une marge de progression, notamment en matière de mécénat, même si nous avons des dépenses spécifiques qu'il est difficile de faire couvrir par ce type de financements.

Le Centre Pompidou s'est beaucoup investi en régions ces dernières années. Quelle est votre stratégie en la matière ?

La décentralisation est pour moi nécessaire, mais c'est un exercice difficile. Nous le voyons au Centre Pompidou-Metz, au prix de discussions sans cesse renouvelées avec les collectivités territoriales. Un établissement pérenne de ce type, je ne crois pas qu'il va s'en créer beaucoup d'autres. Quant au modèle de Centre Pompidou Provisoire, je le crois adapté à l'international mais ce n'est pas selon moi un outil de décentralisation sur notre territoire.

Je vais proposer aux principales institutions d'art contemporain du territoire - musées, centres d'art, FRAC - de constituer un réseau pour se coordonner : établir une carte des points forts de chacun, conforter ces atouts par des politiques de prêts et de dépôts ; étudier aussi comment engager des actions communes, notamment dans le domaine de l'éducation artistique où la France accuse un retard important. Je suis persuadé que l'arme culturelle est absolument cruciale pour l'avenir de notre pays. Toujours dans le domaine de la décentralisation, nous avons des réserves très importantes que nous allons devoir déménager. L'idée est de les installer quelque part dans le Grand Paris et de construire des réserves d'un type nouveau qui seraient partiellement accessibles. Nous allons adosser aux réserves un espace d'animation culturelle de façon à avoir une implantation pour accueillir un public plus diversifié. Enfin, je souhaiterais aussi que le bâtiment du Centre Pompidou soit une fête. J'aimerais que le visiteur qui arrive soit directement confronté à une rencontre, une surprise, qu'il éprouve une première émotion. Nous allons y installer des œuvres, y accueillir des performances, de la vidéo, du design... grâce notamment à la richesse incomparable de notre collection.



JE VAIS
PROPOSER AUX
PRINCIPALES
INSTITUTIONS
D'ART
CONTEMPORAIN
DU TERRITOIRE
- MUSÉES,
CENTRES D'ART,
FRAC - DE
CONSTITUER UN
RÉSEAU POUR SE
COORDONNER

Propos recueillis
par Roxana Azimi

« Julian Charrière est au cœur de cette question centrale pour le présent et le futur de l'humanité : l'Anthropocène »

Dans cette rubrique, nous demandons à une personnalité de nous dévoiler son tout dernier coup de cœur. Cette semaine, les collectionneurs Emmanuelle et Didier Saulnier évoquent leur intérêt pour le travail de Julian Charrière.



Emmanuelle
et Didier Saulnier.
Photo : D. R.

né en 1987 à Morges, en Suisse, est au cœur de cette question centrale pour le présent et le futur (proche) de l'humanité : l'Anthropocène, la première ère géologique dont le "marqueur" est l'homme. Sa genèse serait-elle Hiroshima ? Justement, Julian Charrière s'est rendu en 2014 à Semipalatinsk, au Kazakhstan. Pendant la guerre froide, l'armée soviétique y a fait exploser 268 bombes nucléaires. C'est dans un paysage surnaturel, figé à jamais, que l'artiste a réalisé des images altérées par les rayonnements, le temps d'une microseconde. *"Même si notre civilisation disparaît, même si l'homme disparaît de la planète, cet endroit restera témoin d'un moment où la science s'est brûlée les ailes"*, déclare-t-il. Formé à l'ECAV (École cantonale d'art du Valais), Julian Charrière a participé à l'aventure de l'Institut für Raumexperimente à Berlin, désormais achevée, sous la direction d'Olafur Eliasson. »



« Nous avons découvert Julian Charrière lors de la Biennale de Lyon en 2013 : d'étranges tours de Babel sous verre se décomposaient lentement sous l'effet des bactéries colonisant leurs murs, issues des eaux des plus grands fleuves de la planète, largement pollués par l'homme. Le jeune artiste,



Julian Charrière,
Polygon XXI, 2015.
Courtesy Bugada
& Cargnel, Paris.

DOCKS ART FAIR – Pavillon 8 du quai Rambaud, Lyon
Jusqu'au 4 octobre

Docks Art Fair, en marge de la vitalité lyonnaise

Docks Art Fair a ouvert ses portes mercredi à Lyon pour une cinquième édition en demi-teinte. Sa directrice, l'ancienne galeriste lyonnaise Patricia Houg, réaffirme son soutien aux galeries émergentes ou situées en dehors des grands centres, tout en alertant sur leurs difficultés à faire face au contexte économique actuel. *Par Julie Portier*



Michel De Broin, *Anthropométrie*, 2013, série de 6 épreuves, cyanotype sur papier Stonehenge, 76 x 102 cm. Courtesy de Michel De Broin et Galerie Eva Meyer, Paris.

eux pour se décider, la manifestation se prolongeant jusqu'au 4 octobre. Parmi les exposants « *élus par amitié et confiance* », on compte quelques étrangers, comme Sergio Gonçalves Galeria de Rio de Janeiro, qui présente les reliefs géométriques en toile de ballons de football de Felipe Barbosa. Ou la galerie genevoise Analix Forever qui met en avant la dernière série de photographies de Frank Perrin, associant des vocables d'enseignes lumineuses dans un geste post-conceptuel et un anticapitalisme mélancolique. Dans ce cercle amical, figure une majorité de galeries françaises, mais il faut aussi souligner une absence criante et regrettable de galeries émergentes lyonnaises comme Néon, Tator, ou les autres petites structures dynamiques installées dans le 7^e arrondissement de la ville. La jeune création du cru apparaît cependant chez White Project (Paris) où Nicolas Momein expose de nouvelles pièces dont une détonante sculpture en laine de roche. De son côté, l'École

Comme une triste illustration de ce contexte économique difficile, l'une des galeries qui était invitée a fait faillite dans l'année. Pour sa part, ce salon biennal a réduit d'un tiers sa liste d'exposants pour s'adapter aux nouveaux aménagements du siège de GLI Event, qui l'abrite pour la deuxième fois dans sa grandiloquente architecture de verre signée Odile Decq. Malgré ce sentiment d'essoufflement, le rendez-vous qui bénéficie de la proximité directe avec le site de la Sucrière de la Biennale de Lyon, est, selon Patricia Houg, attendu par les collectionneurs de la région, tandis que le conseil régional de Rhône-Alpes y fait traditionnellement l'acquisition d'une œuvre. Mais ici les ventes ne se concluent pas le jour du vernissage, qui s'apparente plutôt à l'étape d'une ballade sur les quais de Saône, et offre surtout aux artistes exposés de croiser le regard des visiteurs internationaux. Cette année encore, les acheteurs auront quelques semaines devant

DANS CE CERCLE AMICAL, FIGURE UNE MAJORITÉ DE GALERIES FRANÇAISES, MAIS IL FAUT AUSSI SOULIGNER UNE ABSENCE CRIANTE ET REGRETTABLE DE GALERIES ÉMERGENTES LYONNAISES

/...

DOCKS ART
FAIR, EN MARGE
DE LA VITALITÉ
LYONNAISE

ON EST SAISI PAR
LA SUBTILITÉ DES
CYANOTYPES DE
MICHEL DE BROIN.
IL PRÉSENTE
CHEZ EVA
MEYER LA SÉRIE
ANTHROPOMÉTRIE.

SUITE DE LA PAGE 15 des beaux-arts de Lyon – championne de la promotion de ses diplômés – présente une installation aux goûts très actuels (avec ce qu'il faut de céramique, faux carrelage et pâtes fluorescentes) d'Octave Rimbart-Rivière. Dans un parcours très inégal, passant des gravures de visages sur porte du street artiste portugais Vhils chez Magda Danysz (Paris, Shanghai), aux univers pailletés et collants de Marlène Mocquet sur le stand de Laurent Godin (Paris), on est saisi par la subtilité des cyanotypes de Michel De Broin. Il présente chez Eva Meyer (Paris) la série *Anthropométrie* (2013) figurant des clôtures percées par le passage clandestin d'un corps, volatilisé. Dans un notable relent citationnel, se démarque l'intrigant projet photographique de Thomas Cristiani & Antoine Roux présenté par Un-Spaced Gallery, qui apparaît comme un compte rendu de happening portant les stigmates des années 1970, dans des images trop belles pour être de véridiques archives. Surprenants aussi sont les derniers tableaux d'Andrés Ramirez présenté par Escougnou-Cetraro (anciennement See Studio, Paris). Issus d'une résidence de la Fondation Hermès sur un site de production lyonnais, ils combinent des impressions de dessins numériques sur plexiglas et textile ottoman.

DOCKS ART FAIR, jusqu'au 4 octobre, Pavillon 8 du quai Rambaud, 69002 Lyon, tél. +33 1 42 789 171, www.docksartfair.com



Thomas Cristiani & Antoine Roux, *SPLIT*, 2013, tirage jet d'encre, cadre en noyer, béton et bois, 40 x 120 x 110 cm, pièce unique. Courtesy Galerie Un-Spaced.



Frank Perrin, *L'Empire des Signes*, 2014, photographies encadrées, 62 x 83 cm chacune. Courtesy Galerie Analix Forever, Genève.

Chloé Quenum, « déplacements dégagements »

Chloé Quenum (née en 1983) a participé au Salon de Montrouge en 2010, alors qu'elle était encore étudiante aux Beaux-arts de Paris. Diplômée en 2011, l'artiste construit une approche exigeante de la sculpture et de l'installation, mettant en espace des œuvres formellement abouties mais rarement figées en un état définitif. Chargées de la mémoire de précédentes incarnations et ouvertes aux potentialités futures, elles ont la poésie de l'impermanence des choses. *Par Marie Chênél*



Chloé Quenum, *Dune*, 2015, vue de l'installation dans le cadre de « Vidéodanse », commissaire Valérie Da Costa. Centre Pompidou, Paris. Photo : Aurélien Mole.

PARAVENT ET TAPIS : LES DEUX OBJETS, RÉCURRENTS DANS LA PRATIQUE DE L'ARTISTE, CONDENSENT CERTAINES DE SES PRÉOCCUPATIONS MAJEURES

— D'exposition en exposition, Chloé Quenum élabore ses œuvres à partir d'un répertoire de formes et d'objets relativement courants et empruntés à l'environnement domestique. Ainsi de *Circuit III* (2013), un tapis de Kashan dont elle a retravaillé le code chromatique et sur lequel les visiteurs du Palais de Tokyo, à Paris, pouvaient marcher, ou du paravent *Les Horizons* qu'elle a réalisé la même année et dont les pans portent l'empreinte de ses pas. Paravent et tapis : les deux objets, récurrents dans la pratique de l'artiste, condensent certaines de ses préoccupations majeures. Leurs relations à l'espace sont complexes, ils le séparent autant qu'ils le dessinent. Mobiles, ils permettent divers agencements, tandis que les motifs traditionnellement présents à leur surface constituent un langage, véhiculent des récits. Les œuvres citées révèlent en outre, de manière indicielle, la place essentielle occupée par le corps et les actions simples – se déplacer, par exemple – au sein d'un travail qui se caractérise par sa subtilité et son élégance formelle.

Si les œuvres de Chloé Quenum dessinent des parcours sensibles au sein des espaces d'exposition, elles forment souvent elles-mêmes des paysages à explorer physiquement et mentalement, des œuvres « ouvertes » avec lesquelles la relation est déterminante. Dans la continuité de *Circuit III*, l'artiste a récemment conçu une vaste installation servant d'assises aux spectateurs des films projetés dans le cadre de la manifestation Vidéodanse, au Centre Pompidou. Intitulée *Dune*, elle était composée de tapis disposés au sol ou sur des estrades basses, libérant peut-être ses occupants « de l'adhérence au monde » au profit « d'effets de flottement, de désorientation et de déséquilibre » (pour détourner des propos de l'exposition « Tapis volants » orchestrée par Philippe-Alain Michaud à la Villa Médicis à Rome et aux Abattoirs à Toulouse, /...

**CHLOÉ QUENUM,
« DÉPLACEMENTS
DÉGAGEMENTS »**

SUITE DE LA PAGE 17 en 2012). Un dispositif propice aux pensées nomades et autres idées rêveuses, de la légèreté de celles qui affleuraient les replis des hamacs de *Leeway* (2013), lors de la deuxième exposition personnelle de l'artiste à la galerie Joseph Tang, à Paris, ou à la surface de ses *Structures pour ombres* (2013) présentées dans le cadre du 15^e Prix de la Fondation d'entreprise Ricard.

Adepte des déplacements citationnels et des réminiscences formelles, Chloé Quenum tisse entre ses œuvres une filiation particulière et mouvante au gré des différents contextes d'exposition. Fin 2014, dans le cadre d'une exposition personnelle aux Bains-Douches, à Alençon, elle prolonge les extensions de cadres amorcées avec

Chloé Quenum, *Circuit III*, 2014, vue de l'installation chez castillo/corrales, Paris. Courtesy de l'artiste et castillo/corrales, Paris.



Chloé Quenum, *Structures pour ombres*, 2013, vue de l'exposition collective « La Vie matérielle », commissaire Yann Chateigné, 15^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, Paris.
Photo : Aurélien Mole.



Leeway en leur conférant une dimension résolument anthropomorphe. Parmi les différents éléments à fonctionnement symbolique qu'elle dispose dans ses *Figures*, *Speech and commotion*, la figure de l'hippocampe fait directement référence aux mécanismes de la mémoire. Sa dernière exposition, qui vient juste de s'achever à l'espace amstellodamois Rongwong, initiait de nouvelles associations en réactivant des fragments empruntés à de précédentes œuvres. Intitulée « From Milk to Fall », en référence à un passage de *L'Art de la mémoire* de Yates, elle était représentative de la manière dont Chloé Quenum distille dans son travail une forme d'exploration continue de ses propres processus créatifs, comme de la spécificité du geste artistique.

<http://chloequenum.com>



Vue de l'exposition personnelle « From Milk to Fall », 2015. Commissaires : Antonia Carrara et Arnisa Zeqo, Rongwong, Amsterdam. Courtesy de l'artiste et Rongwong, Amsterdam.



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

Ce que Palmyre signifie

PAR CÉDRIC AURELLE

« Finalement, nous nous dressâmes au bout du col pour dominer Palmyre du regard. Je me demande si le vaste monde présente un paysage plus singulier. C'est une masse de colonnes, alignées en longues avenues, regroupées en temples, effondrées dans le sable ou pointant un long doigt solitaire vers le Ciel. Par-delà les colonnes se trouve l'immense temple de Baal [...] et plus loin encore, ce n'est que du désert, du sable et de vastes étendues blanches de sel et du sable à nouveau, survolé par des nuages de poussière tourbillonnant, puis l'Euphrate à 5 jours de là ». Voici les mots de l'écrivaine et archéologue britannique Gertrude Bell en date du 20 mai 1900, cités par le Guardian dans son édition du 2 septembre. Ainsi que le narre le quotidien britannique, « Bell admirait ce qui fut connu comme la Venise des sables, les ruines d'une cité antique qui, entre le I^{er} et le III^e siècles après J.-C. surgissait dans la splendeur d'une oasis de palmiers dattiers et de jardins dans le désert syrien, tour à tour indépendant puis sous le contrôle de Rome ». Le Guardian poursuit par une analyse du sens profond de Palmyre : « une des raisons peut-être qui fait que Palmyre a de l'importance – en dehors de l'affliction qui s'empare de quiconque a un sens de la beauté ou un intérêt pour l'histoire humaine –, c'est que son architecture même est la rencontre créative de l'Orient et de l'Occident, et ainsi nous sert d'inspiration en 2015, un moment où certains tentent de rendre ce type de dialogues interculturels impossibles. [...] Mais plus important encore que ce que Palmyre et son oblitération signifient pour les voyageurs occidentaux, les archéologues et les historiens, c'est ce que Palmyre signifie localement. Il n'y a pas si longtemps, les rebelles dans Palmyre déclamaient fièrement : "nous sommes les enfants de Zénobie", exprimant leur fidélité à l'extraordinaire reine de Palmyre au III^e siècle.

**UNE DES
RAISONS
PEUT-ÊTRE
QUI FAIT QUE
PALMYRE A DE
L'IMPORTANCE,
C'EST QUE SON
ARCHITECTURE
MÊME EST LA
RENCONTRE
CRÉATIVE DE
L'ORIENT ET
DE L'OCCIDENT**

Elle était indépendante, cultivée et défiait le pouvoir de Rome, avait établi un salon à Palmyre où se retrouvaient les intellectuels majeurs de son temps » (2 septembre). Le magazine tunisien Leaders précise ici : « À mi-chemin entre la Méditerranée et l'Euphrate, l'Oasis de Palmyre construit peu à peu sa fortune grâce au commerce caravanier. Par elle transitent les marchandises venues de Mésopotamie, d'Inde et même de Chine. Ville importante dès l'époque hellénistique, Palmyre connaît son apogée durant la période romaine. Culture gréco-romaine, apports mésopotamiens, traditions locales araméennes, influences arabes se mêlent alors pour donner à cette cité une allure sans pareille dans le monde antique ». Pour en revenir au Guardian, celui-ci poursuit, citant Mike Pitts, éditeur

de British Archaeology : « Palmyre pourrait être reconstruite afin de ressembler au moins superficiellement à l'original. Mais je pense que cela serait une erreur. L'État islamique fera un jour partie de l'Histoire et Palmyre sera sa leçon permanente sur



REVUE DE PRESSE

Par Cédric Aurelle

SUITE DE LA PAGE 19 *les ténèbres dans lesquelles l'oppression, l'ignorance et la corruption peuvent plonger* » (Op. cit.).

Le *New York Times* se penche sur la logique de l'État islamique : « *la destruction d'antiquités en Syrie et en Irak a atteint un niveau stupéfiant, causant des pertes irréparables pour le patrimoine de l'humanité, le savoir, emplissant de consternation les curateurs, archéologues, experts et autres amateurs de l'Antiquité.*

Pour l'État islamique, la destruction du temple de Palmyre, de même que les destructions des statues et monuments de Nimrud, Hatra et d'autres régions sous son contrôle, relève du même projet que celui de la destruction des "apostats", la décimation des communautés telles que les Assyriens et les minorités religieuses yézidis ou de l'esclavage des femmes et la décapitation des otages occidentaux : c'est une purification ethnique, religieuse et culturelle touchant tout ce que les zélotes condamnent comme étranger au pur État islamique » (25 août).

Dans un entretien avec le chercheur en sciences culturelles Wilhelm Heitmeyer, l'hebdomadaire hambourgeois *Die Zeit* approfondit l'analyse des raisons qui poussent l'État islamique à anéantir le patrimoine culturel. Pour le chercheur, « *on observe plusieurs mécanismes à l'œuvre. D'abord il convient de souligner que les acteurs se considèrent comme des victimes, se sentant menacés et opprimés par l'Occident décadent. [...] La violence démesurée contre les biens culturels et les décapitations trouve fréquemment son origine dans un énorme sentiment de supériorité. Les victimes deviennent dangereuses, dès lors qu'elles se considèrent comme victimes et qu'elles transforment soudain leur impuissance en toute puissance. C'est ce que l'on observe actuellement en Syrie. [...] Quiconque se venge, veut infliger des dommages à son adversaire, afin de rétablir une justice présumée. [...] Il serait toutefois faux de considérer cette dynamique comme propre aux islamistes. Il faut certes se méfier des comparaisons historiques, mais nous reconnaissons de telles attitudes dans notre propre histoire [allemande] : du point de vue des mécanismes, la Nuit de Cristal en 1938 ne fut rien d'autre* » (4 septembre).



The Opinion Pages | EDITORIAL

The Crimes of Palmyra

BY THE EDITORIAL BOARD | AUG. 25, 2015

The Islamic State, the ultrafundamentalist group better known as ISIS, has laid a trail of unspeakable horrors in its march through Syria and Iraq — videotaped beheadings, ritualized rape and all manner of grisly tortures and murder of anyone who does not subscribe to its extreme version of Islam.

After yet another such atrocity — the recent public beheading of Khalid al-Azidi, 53, the globally respected keeper of the ancient ruins in the Syrian city of Palmyra, for “crimes” (he attending “infidel conferences” and serving as “director of idolatry”) — it seems somehow disrespectful to because ISIS’ parallel and systematic destruction of historical sites, as if the two were on a par.

Source: Facebook

ZEIT ONLINE WISSEN

START POLITIK WIRTSCHAFT GESELLSCHAFT KULTUR WISSEN DIGITAL STUDIUM KARRIERE

Start > DIE ZEIT Online > Jahrgang 2015 > Ausgabe 33 > Palmyra: Allmacht durch Zerstörung

PALMYRA

Allmacht durch Zerstörung

Was treibt den IS an, Kulturgüter zu vernichten? Ein Gespräch mit dem Konfliktforscher Wilhelm Heitmeyer

INTERVIEW: LYDIA KLÖCKNER

DIE ZEIT Nr. 36/2015 4. September 2015 11:35 Uhr | 121 Kommentare |

Palmyra in Syrien am 3. August 2015 – damals standen die Kulturgüter noch. | © Dorothea Augen/Reuters

DIE ZEIT: Professor Heitmeyer, die syrische Ruinenstadt Palmyra steht vor der Zerstörung: Vergangene Woche sprengte die Terrororganisation "Islamischer Staat" dem Baalshamin-Tempel, jetzt haben sie ein weiteres bedeutendes

DROIT



—
AGNÈS TRICOIRE
EST AVOCATE
SPÉCIALISTE
EN PROPRIÉTÉ
INTELLECTUELLE,
DOCTEUR EN DROIT,
ENSEIGNANTE
—

La Fontaine et les « too much » : explorons les limites du droit

PAR AGNÈS TRICOIRE

Plusieurs affaires récentes font la preuve que La Fontaine avait, dans ses maximes qui clôturaient si gentiment ses fables, des talents qui traversent allégrement les ans, les travers des hommes étant, à l'évidence, inguérissables. En droit, comme ailleurs, « *Deux sûretés valent mieux qu'une, Et le trop en cela ne fut jamais perdu* ». Voyons une illustration appliquée à la bande dessinée. En 1942, Hergé cédait tous ses droits à son éditeur, Casterman. Mais manifestement ce contrat est perdu, et même oublié. Hergé meurt, et sa veuve et le nouveau mari d'icelle, Nick Rodwell, créent la lucrative SA « Moulinsart ». Hormis la publication des albums dont la veuve Hergé n'a jamais contesté la publication à Casterman, la Moulinsart SA, par l'héritage de la veuve, se dit détentrice des droits d'auteur d'Hergé, et passe à la caisse plus souvent qu'à son tour. Nombreux ont été les victimes de l'intransigeance de Moulinsart.

Le dernier poursuivi était un fan-club hollandais accusé d'utiliser des images de Tintin sans autorisation, et sans payer à Moulinsart les droits réclamés par celle-ci. Badaboum. Ce que c'est de ne pas être rangé. Un amateur exhume le contrat de 1942, aux termes duquel la cour de La Haye considère que la veuve n'a en réalité aucun droit, et n'a donc pu les transmettre à Moulinsart, puisque Hergé avait tout cédé, bien au-delà de ce qui était connu jusqu'alors, à Casterman.

C'est donc très certainement sur le fameux air des bijoux que la panique doit s'installer à Moulinsart, menacée *de facto* de devoir rembourser les sommes qu'elle a gagnées pendant des années, en contrepartie de droits d'auteur

**LA COUR
DE LA HAYE
CONSIDÈRE
QUE LA
VEUVE N'A EN
RÉALITÉ AUCUN
DROIT, ET N'A
DONC PU LES
TRANSMETTRE
À MOULINSART,
PUISQUE
HERGÉ AVAIT
TOUT CÉDÉ**

qu'elle ne détenait pas. Et comme Bianca Castafiore n'a pas que des amis, certains doivent se frotter les mains. D'abord le fan-club que la SA Moulinsart poursuivait depuis 2009 pour avoir publié des revues reproduisant des images de Tintin, mais aussi tous ceux qui ont publié des ouvrages, souvent critiques, sur Tintin, et qui ont été poursuivis pour contrefaçon, la diva n'admettant aucune critique. On songe au romancier Bob Garcia condamné à payer près de 50 millions d'euros pour avoir publié des vignettes de Tintin sans droit, et dont la maison fut saisie car il ne pouvait payer. On pense aussi à cette parodie, poursuivie en justice, dessinée par Gordon Zola qui gagne son procès en 2011. Au lieu de jouir paisiblement des droits acquis par le talent du mari

défunt, SA Moulinsart, à force d'accabler les amateurs tintinophiles de tracas, et d'en vouloir plus, a mérité qu'on lui rappelle qu'« *Un Tiens vaut, se dit-on, mieux que deux Tu l'auras ; L'un est sûr, l'autre ne l'est pas* ».

Une autre diva est l'objet de moqueries sur les réseaux sociaux, c'est Richard Prince, qui expose chez Gagolian des images sorties tout droit mais sans

DROIT

Par Agnès Tricoire

**DANS CETTE
CONFRONTATION
D'OBJETS IDENTIQUES,
C'EST LE SPECTATEUR,
ET NON LA JUSTICE,
QUI DÉCIDERA CE QUI
FAIT ŒUVRE POUR LUI.**

SUITE DE LA PAGE 21 droit d'Instagram, après avoir été publiées par des Instagrammeurs qui sont loin d'en être toujours les propriétaires. Donc Prince s'approprie des images déjà appropriées, ce qui fait perdre un peu de charme à sa logique, mais je pinaille. On peut lire sur Internet que ce réseau serait une zone de non droit d'auteur (gros soupir...). Mais le réseau a tout de même rappelé récemment, alors qu'enflait la polémique, qu'à l'extérieur, dans le vrai monde, chacun reprend ses droits. Donc les visuels à peine revus de Prince et vendus, sur la foire Frieze à Londres, 90 000 dollars pièces, pourraient attirer quelques convoitises et générer, à nouveau, un procès où

l'on débattrait de l'originalité de la photo réutilisée, de l'apport de Prince, pour savoir si l'exception de *fair use* est remplie... « *En toute chose il faut considérer la fin* », nous rappelle Monsieur de La Fontaine, et des jeunes femmes l'ont brillamment compris, les Suicide Girls, dont le site vaut le détour. Plutôt que de poursuivre, elles vendent les cinq visuels « empruntés » par Prince avec le message suivant : « *Richard Prince sold our Instagram picture in a Beverly Hills gallery for \$90,000. We thought that was a bit much so we are selling the same print for \$90 and the profits will go to EFF.ORG* » [Richard Prince a

vendu notre photo postée sur Instagram dans une galerie de Beverly Hills pour 90 000 dollars. Nous avons trouvé que c'était un peu trop alors nous vendons le même tirage pour 90 dollars et les recettes seront reversées à EFF.ORG]. Plutôt que de faire un procès, ce qui, aux États-Unis, coûte plus cher qu'en France, et comporte plus de risques car le copyright est moins protecteur de l'auteur que le droit français, les mignonnes sont particulièrement malines. Car du coup, que vend Gagosian ? Si, ce qui semble être le cas, il n'y a pas d'apport de Prince sur ces visuels qui semblent identiques à ceux revendiqués par les Suicides Girls, alors, la seule différence, c'est que Prince signe de son nom une image qu'il n'a pas créée (il a seulement rédigé des commentaires, souvent sous forme de pictogrammes, sous les images). Or le nom seul ne ferait probablement pas œuvre, au sens du droit d'auteur, même pour un tribunal aux États-Unis. Qu'achètent donc les collectionneurs ? Le passage par un lieu d'art d'un objet le transforme-t-il en œuvre ? Et en œuvre de quelqu'un ? Dans cette confrontation d'objets identiques qui aurait passionné Arthur Danto, c'est le spectateur, et non la justice, qui décidera ce qui fait œuvre pour lui. Et il se pourrait bien que dans cet exercice de nominalisme pictural renversé, l'arroseur se trouve... arrosé, vu le tour pris par le débat critique.



Le Quotidien de l'Art

Agence de presse et d'édition de l'art - - 231, rue Saint Honoré - 75001 Paris - - ÉDITEUR Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 17 250 euros. 231, rue Saint Honoré - 75001 Paris. RCS Paris B 533 871 331 - - CPPAP 0314 W 91298 - - ISSN 2275-4407 - - www.lequotidiendelart.com
Un site internet hébergé par Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 01 58 64 26 80 - - PRINCIPAUX ACTIONNAIRES Patrick Bongers, Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer - - DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Nicolas Ferrand - - DIRECTEUR DE LA RÉDACTION Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) - - MARCHÉ DE L'ART Alexandre Crochet (acrochet@lequotidiendelart.com) - - EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE Sarah Hugounenq (shugounenq@lequotidiendelart.com) - - MAQUETTE Anne-Claire Méry

CONTRIBUTEURS Cédric Aurelle, Marie Chênél, Julie Portier, Agnès Tricoire - - CORRECTION Adrien Sourdin - - DIRECTRICE COMMERCIALE Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01 82 83 33 14

ABONNEMENTS abonnementlequotidiendelart.com, tél. : 01 82 83 33 13 IMPRIMEUR Point44, 94500 Champigny sur Marne

CONCEPTION GRAPHIQUE Ariane Mendez - - SITE INTERNET Dévrig Viteau

© ADAGP Paris 2015 pour les œuvres des adhérents.